RÊVERIES.

XIII

Ces jours derniers, on lisait dans les journaux un fait divers qui présentait un certain intérêt.

Un vieillard, dans une rue de Londres, tombe en syncope. Les passants, qui le croient ivre, le regardent en souriant, ou s'éloignent avec dégoût.

Une jeune fille a cru reconnaître dans cet affaissement un cas de faiblesse causé par l'âge ou d'autres causes de malaise. Elle se penche sur le malade, lui soulève la tête et lui fait respirer des sels.

Le vieillard reprend l'usage de ses sens. Il voit la jeune fille qui le soutient et le considère avec compassion et sympathie. Il lui presse les mains, la remercie avec effusion et lui demande son nom et son adresse. Puis, appelant une voiture, il rentre chez lui.

Le temps s'écoule; la jeune fille a oublié l'aventure. Au bout de douze ans, le vieillard meurt et lui lègue 150 mille livres sterling — sept-cent-cinquante-mille dollars.

* * *

Cet exemple de reconnaissance,—assez rare en son espèce—me remet en mémoire un fait semblable (moins l'importance de la somme) qui s'est produit, il y a une quinzaine d'années, à la Nouvelle-Orléans.

C'était dans la rue des Remparts. Un homme de soixante et onze ans, atteint d'ataxie locomotrice, suivait en tremblotant le trottoir. Tout à coup, il perdit l'équilibre et s'aplatit sur les dalles.

A ce moment passait un tramway, dont l'un des passagers, ayant vu la chute du pauvre homme, sauta du wagon pour se précipiter à son secours. Il le releva et, tant bien que mal le chargeant sur ses épaules, le transporta dans un magasin du voisinage. Là, on étancha le sang d'une écorchure qu'il s'était faite au front et, à l'aide de cordiaux, on lui rendit l'exercice de ses facultés.

Peut-être ai-je raconté ailleurs cette aventure; mais elle est trop typique pour ne pas mériter une réédition abrégée. On ne saurait avoir trop présent à l'esprit l'enseignement qui s'en dégage.

Revenu à lui, le vieux malade pousse un profond soupir; puis, regardant le passant qui l'avait relevé: "Vous m'avez, dit-il, rendu un grand service que je n'oublierai pas!.... Votre nom et votre adresse, je vous prie?

—Peu importe, répliqua le passant; j'ai fait mon devoir, voilà tout. Permettez-moi de vous reconduire chez vous.

—C'est inutile, murmura l'infirme. Après cette crise, je pourrai continuer ma route...., mais j'insiste pour avoir votre nom.

Son interlocuteur refusa de nouveau et prit congé. En s'éloignant, il entendit quelqu'un dire à l'invalide: "Je le connais...."

Le vieillard aussi le connaissait, mais de nom seulement et de réputation.

Cinq ans après, il mourait sans ascendants ni descendants et fit de son bienfaiteur son légataire universel. Dans son testament, il motiva ses dispositions avec une minutie très intelligente, de façon à prévenir toute erreur.

Ce qui n'empêcha pas les bons amis de soulever des clameurs, de nier au légataire le droit d'accepter cette donation, et de chercher (bien inutilement d'ailleurs) des parents ou des nièces pour le substituer à sa place,—tout en essayant de le perdre dans l'estime des honnêtes gens. Il n'est pas d'ennemis pires cruels que les anciens amis.

On vit, dans cette occasion, ce que peut sur l'âtre humain la passion de la jalousie. On vit que d'hommes qui passaient pour respectables elle faisait d'indignes calomniateurs; qu'elle transformait en persécuteurs implacables les plus calmes négligeants, et rabaissait au niveau de la crapule sans vergogne des caractères élevés, paraissant dignes d'hommage.

Le légataire, dans cette circonstance, apprit donc ce qu'il y a dans la nature humaine de meilleur et de pire, à la fois. C'est la moralité du récit.

* * *

Voici une troisième aventure de ce genre, mais avec un résultat quelque peu différent:

A Paris, un vieillard courbé (il s'agit toujours des vieillards) traversait le boulevard Montmartre, lorsqu'un lourd véhicule, dont les chevaux avaient pris le mors aux dents, arrivait sur lui comme un bolide. Un jeune homme—Arthur Bellet—voyant le danger, sauta courageusement à la bride des chevaux et a la chance de les arrêter à la minute où le vieillard en détresse allait subir le choc, au péril de ses jours.

Le digne homme, échappé à l'écrasement, en tremble d'émotion.—"Vous êtes, dit il à Arthur, un brave et généreux jeune homme. Je ne saurais trop vous remercier.... Votre carte, monsieur"

Arthur plongea la main dans sa poche et en tira un carré de carton. Le vénérable inconnu reprit lentement son chemin, en lui disant: "Je n'oublierai pas votre belle conduite!"

Bellet, l'instant d'après, n'y songea plus. Il avait d'ailleurs, pour faire diversion à sa pensée, un sujet assez grave. Ce matin même, il avait eu, avec un jeune gentilhomme, une altercation ayant pour résultat un échange de cartes. Il allait de ce pas prévenir deux de ses amis.

Chemin faisant, son esprit se livrait aux préoccupations qui toujours précèdent ces moments solennels. Non pas qu'il eût perdu son calme. On vient de voir que ce n'est point la bravoure qui lui faisait défaut. Mais on ne va pas au devant de la mort sans songer un peu à la vie, surtout lorsqu'on est en pleine jeunesse, et que la fortune nous sourit.

Arthur avait une existence trop belle pour ne pas sentir quelque regret à la perspective de la quitter brusquement. Et personne, d'ailleurs—pas même son ennemi—ne pouvait lui souhaiter ce malheur. Arthur était un peu vif, peut-être; mais quel aimable compagnon! quelle gaîté de caractère et quelle chaleur de cœur! On l'avait vu semer à pleines mains l'argent pour soulager des infortunes. Pour-être aussi en avait-il trop répandu pour ses propres plaisirs. Mais dame, à Paris, à vingt cinq ans!

* * *

Le duel—à l'épée—eut lieu le lendemain. Arthur reçut à l'épaule une blessure profonde qui le cloua, pendant six semaines, sur un lit de douleur.

Pour surcroît de fatalité, la jeune femme, pour laquelle il avait croisé le fer, se jeta dans les bras de son rival... Au vainqueur les dépouilles! *Væ victis!*

Et ce n'est pas tout, malheureusement. A peine entré en convalescence, il apprit que le notaire gardien de sa fortune avait passé la frontière en lui emportant le reliquat de l'héritage paternel, dont il avait croqué une partie.

Notre bon jeune homme était tout simplement ruiné. Il ne lui restait que des espérances. Un brave homme d'oncle, qui s'obstinait à vivre, lui promettait son bien, mais aux calendes grecques; sa carrure d'hercule semblant lui assurer une longévité de centenaire. Il est vrai qu'il lui revenait aussi la part de sa mère, mais il l'aimait trop pour souhaiter sa mort.

Arthur se dit: "Me voilà bien campé! Heureusement, ajoute-t-il en souriant, il me reste le vieillard que j'ai sauvé d'un écrasement. Sans p'aisanterie, on voit quelquefois de ces témoignages de reconnaissance *in extremis*. Je me suis laissé conter deux ou trois de ces histoires.

"C'est égal, il faut que tout me manque pour m'accrocher à cette frêle planche de salut. Cependant, il m'a demandé ma carte, que je lui ai tendue. Il avait donc l'intention de me donner de ses nouvelles, mais posthumes seulement, sans doute.

"Ces vieillards qui, à mesure qu'ils approchent de la fin, craignent de plus en plus de n'en avoir pas assez, ne consentent à s'en dessaisir que lorsqu'ils n'en ont plus besoin. Le mien attendra donc l'heure suprême, et me fera parvenir un souvenir d'outre-tombe.... Peut-être s'il savait l'emploi que j'ai l'habitude de faire de l'argent, serait il découragé. Mais que diable! Je suis jeune, et les amusements sont de mon âge.

"Allons, je garde mon espoir. Seulement, s'il se pressait il me rendrait service.... Je ne puis pourtant pas aller lui dire: "Mais mourez donc, monsieur!" .... D'ailleurs, je ne connais pas son adresse, ni même son nom, et puis, un sentiment de convenance me retiendrait.

"Attendons! mais, sapristi! puis-je attendre? Ce gueux de notaire ne m'a rien laissé; et me voilà forcé de m'adresser pour ma nourriture à ma tendre mère qui est en province, ou à mon cher oncle qui m'a déjà averti que, pour lui demander de l'argent, je devais attendre sa mort...."

* * *

Le lendemain, en ouvrant son journal, Arthur y remarque ce reportage:

"M. D....—vieillard de 82 ans—est décédé il y a trois jours. Dans son testament existe une clause digne de mention. Il lègue à M. de M... un million pour l'avoir—le 12 mai 1885—sauvé d'un grand danger sur le boulevard Montmartre.

"Ce qu'il y a de curieux, c'est que M. de M...., avec qui nous avons eu un entretient, se défend d'avoir, à cette date, sauvé personne d'un danger quelconque, et se montre très étonné de ce legs...."

"Hein! s'écria Arthur en se frottant les yeux; est-ce que j'ai bien lu? Mais l'auteur de ce sauvetage, c'est moi!.... Oui, c'est bien moi, c'est incontestable! Je m'en souviens; c'est le jour de mon altercation avec M. de M.... Comment donc le vieillard que j'ai secouru l'a-t-il choisi!.... Est-ce pour m'avoir blessé et enlevé ma conquête?...

"Ah! j'y suis! exclama-t-il, en se frappant le front. Je lui aurai donné sa carte au lieu de la mienne! J'ai en beau la chercher, cette carte qu'il m'avait rendue le matin de l'incident.... Maintenant, elle me revient!.... Faut-il en avoir du guignon!...."

Il prit la plume et écrivit à M. de M., d'une main frémissante d'émotion:

"Monsieur,

"Vous avez tous les atouts contre moi. Vous m'avez d'abord, de votre épée, fouillé l'épaule; c'était votre droit; vous m'avez ensuite enlevé ma fiancée: c'était votre fantaisie, dont vous avez fait un droit; maintenant, vous me prenez un million contre toute équité. Car, celui qui a sauvé M. D.... c'est moi, au su de nos amis communs.

"Vous devez cette bonne fortune à ma distraction. Au lieu de remettre au vieillard ma carte, qu'il me demandait, c'est la vôtre que je lui ai confiée.

"Permettez-moi de vous féliciter de votre bonheur remarquable. Les journaux prétendent que vous n'avez pas été médiocrement surpris. Je le crois sans peine."

Arthur reçut cette réponse:

"Monsieur,

"Je passerai sur les deux premiers faits que vous voulez bien me rappeler; ils font partie des choses courantes, dont un galant homme s'inquiète peu. Quant au troisième, je m'y arrête.

"Je présumais, en effet, que ce million ne m'était pas intentionnellement adressé; je savais, dans tous les cas, que je n'avais rien fait pour mériter ce legs. J'apprends sans déplaisir que vous y avez des titres, bien que, légalement, il m'appartienne.

"Ma fortune est assez indépendante pour que je n'attache pas à cette donation plus d'importance qu'il ne faut. Mais en eussé-je le plus pressant besoin, que je vous dirais quand même: Ce million est à vous; je le tiens à votre disposition.... Puisse-t-il vous consoler de votre blessure et du reste."

—Pas mal comme impertinence, se dit Arthur; mais c'est honnête et digne d'un gentilhomme. Bien qu'il m'ait pris ma Dulcinée, me voilà obligé de lui serrer la main....

Dame! pour un million.... quand on n'a plus le sou!

FRANÇOIS TUJAGUE.

MON RAISONNEMENT.

—Crois-je en Dieu comme il faut?....
—Parfois oui, parfois non.
J'y crois, car l'Univers est rempli de son nom;
Et si Dieu n'était pas, qui donc serait?
Suprême,
Créateur, éternel, seul égal à lui même,
C'est l'Etre nécessaire et c'est l'Etre absolu.
Il est celui qui veut et celui qui voulut.
Ce qu'il veut est la Loi. Tout se fait et se passe
Selon sa volonté. S'il voulait dans l'espace
Allumer vingt soleils, qui l'en empêcherait?
Il n'aurait qu'à parler, le vieux s'éclipserait.
Il a fait lui tout seul, lui seul étant le Maître,
Sans l'avis d'un ministre ou le conseil d'un [prêtre,
Sans le secours de l'art ou l'aide du compas,
Tout ce que nous voyons et nous ne voyons pas.
La Nature est son œuvre et sa magnificence,
L'Espace sa limite et l'Ame sa puissance.
Quand il créa le monde,—une création
Immense de grandeur et de conception—
Il créa, pour que l'homme en tout lui rende hom- [mage,
L'homme au rayonnement de sa divine image.
Il fit bien plus encore.—Et, c'était pourtant [beau—
Après avoir fait ses cieux allumé son flambeau,
Il créa d'un parfum, d'un rayon et d'une âme,
Aux fleurs du Paradis, son chef d'œuvre, la [femme.
Puis, il se reposa.
L'amour était trouvé.
Donc, *in Deum credo.*
Les temps ont approuvé,
Comme un dogme éternel, comme une foi su- [prême,
L'existence sans fin d'un Dieu toujours le [même.
Nommez-le *Gott* ou *God*, nommez-le *Dieu* ou [*Dieu*,
Selon la langue humaine ou bien selon le lieu,
Cela ne prouve rien contre lui: mais peut être
Cela confirme mieux l'existence de l'Etre.
Moïse, sur l'Horeb et sur le Sinaï,
Dans Ichova voyait encore Adonaï,
Et l'idole de bois, une grossière image,
Sous le culte difforme est toujours un hommage.
Un Dieu n'honorait point, même grossièrement.
Ce qui n'existe pas.
C'est mon raisonnement.

J. G.

Vêtements en papier.

On essaye, dans l'armée allemande, un nouveau genre de vêtement, confectionné avec du papier. Les Japonais se servaient depuis longtemps de caleçons et de casaques d'un papier spécial. On a pu se procurer quelques-uns de ces effets et des semblables ont été fabriqués et distribués au 2e régiment de uhlans de la garde. Chaque homme a reçu une casaque en papier.

L'essai n'ayant porté que sur un seul effet, on ne peut en citer les résultats qu'à titre de première indication.

Néanmoins, il a été reconnu que la casaque serait beaucoup trop chaude en été, le papier, même très mince, ayant la propriété de conserver la chaleur. De plus, les coutures étaient entièrement défaites au bout de trois jours.

Ces résultats n'étant nullement concluants, les essais vont être poursuivis.

En tous cas, qu'ils soient adoptés ou non par les gens d'outre Rhin, les effets de papier n'ont pas lieu d'inquiéter le patriotisme français, car ils ne rendront pas les armées allemandes invulnérables.

MODES PARISIENNES.

TOILETTES DE RECEPTION ET DE BAL.

La toilette de droite est en satin de couleur souffre avec manches en dentelle. La draperie et la vest-figaro sont en mousseline de soie blanche.

Le sujet du centre porte une toilette de soie brochée rose et orange; le corsage est en soie rose et les manches en dentelle blanche.

Le costume à gauche en peau de soie, vieux rose, est de forme princesse avec p'i Watteau, et draperie en chiffon blanc. L'empiecement est en soie brochée rose et blanc.

Les robes drapées seront bientôt très portées.

Une pétition.

Nous publions ci-dessous une pétition qui s'explique d'elle même. L'*Abeille* est non seulement heureuse de lui donner place dans ses colonnes, mais elle se joint de tout cœur aux signataires du document et garde l'espoir que le vœu qui y est exprimé sera entendu.

Les fonctionnaires publics du genre de M. Guinault sont rares de nos jours, et l'intérêt général gagnera si les fonctions en question lui échoient.

Nouvelle-Orléans, 15 janvier 1896.

Considérant que le *Bureau de l'Annotateur des Hypothèques* doit être confié à la direction d'un homme expérimenté et intelligent eu égard à l'importance des travaux qui s'y font; et que cette direction ne doit pas être donnée à quiconque comme récompense de services politiques rendus:

Nous, soussignés, avocats, notaires et citoyens de la paroisse d'Orléans, perdant de vue tout intérêt de parti, demandons respectueusement que pour remplir ces fonctions, soit nommé M. George Guinault.

M. Guinault a été attaché à ce bureau pendant dix neuf ans; il était anciennement Annotateur, et est aujourd'hui commis en chef du bureau.

Son honnêteté, son habileté, son caractère sont tels que nous n'hésitons pas à le recommander dans les termes les plus flatteurs.

Frank N. Butler, Bus. Roner, Robert Legier, Aug. Montegut, R. A. Tchenor, H. B. Fahey, E. N. Whittemore, Chas. P. Dreila, C. S. Kellogg, T. D. Chrétien, Lazarus, Moore et Luce, H. P. Labatut, E. Dinkelspiel, Théo. Cotonio, Spear & Econflier, Louis C. Spear, J. B. Rosser Jr, J. Numa Augustin, A. LaPice, M. P. Wolfe, A. I. Villeré, Chas T. Claiborne, Saml Henderson, Jr., Edgard Grima, Geo. M. Brandt, Lemar C. Quintero, G. V. Sonist, W. G. Dupré, Benjamin Ory, L. DePorter, Henry Denis, W. Morgan Guijey, Joshua G. Baker, Jno Meagher, Wm H. Seymour, Dinkelspiel & Hart, Henry C. Prévost, Th. Buisson, James J. McLaughlin, S. S. Jones, H. E. Upton, P. L. Fourchy, J. J. O'Connor, James J. Wolfe, W. H. Rogers, Chas. J. Théard, Gus. A. Breaux, R. H. Downing, et un grand nombre d'autres.

L'Omelette à la Roger.—Recette exquise de gourmet—Cassez sept ou huit œufs, assaisonnez suivant commande, ajoutez une cuillerée à bouche d'huile vierge et une cuillerée à café de vinaigre et battez énergiquement.

D'autre part faites roussir dans du beurre frais, la valeur d'un petit oignon.

Versez l'omelette et servez brûlant.

La Vaccine Modifiée

Vaccinoïde ou fausse vaccine.

Ce qu'il faut en penser.

Tous les livres qui traitent de la vaccine nous enseignent qu'à côté de la pustule vaccinale franche il est des cas, dans une revaccination, où la pustule, loin de se présenter avec les caractères typiques qu'on lui connaît, est, au contraire, plus ou moins modifiée, et cela non seulement dans ses caractères objectifs, mais encore dans sa date d'apparition, son évolution, etc. A ces éléments eruptifs, on a donné le nom de vaccinelle, vaccinoïde, de vaccine modifiée, de fausse vaccine, suivant qu'on les considérait d'après leur aspect clinique ou d'après une idée préconçue que nous allons avoir à discuter.

L'évolution, les caractères de cette vaccinoïde sont bien connus. Se développant bien plus tôt que la pustule vraie, c'est à-dire le deuxième, le premier jour même, après l'inoculation, la vaccinoïde parcourt bien plus rapidement aussi les différents stades de son évolution. Objectivement elle se distingue de la pustule vaccinale franche et tous les auteurs classiques qui paraissent s'être copiés et avoir reproduit la description de Bousquet, insistent sur ce fait que, dans la fausse vaccine il n'y a pas de dépression centrale, pas de bourrelet et que le bouton s'élève en pointe, qu'il se surmonte ou non du vésicopustule prurigineuse, laquelle donne issue à un liquide purulent qui se dessèche en une croûte non suivie, à sa chute, de cicatrice.

Quelle est donc, dès lors, la valeur de cette vaccine modifiée et en pratique, en temps d'épidémie, par exemple, que doit-on penser d'un sujet qui présente de telles pustules?

Pour les uns, la question est bien simple: il ne faut tenir aucun compte de la vaccine modifiée: elle indique tout au plus que le jour même de son développement, le sujet était encore couvert par son immunité antérieure; mais que se passera-t-il demain? personne n'en saurait rien dire. Ces observations ne comprennent, par conséquent, dans leurs statistiques que deux sortes de résultats: les résultats positifs représentés par les pustules vaccinales franches; les résultats négatifs dans lesquels rentrent les insuccès absolus et toutes les vaccines modifiées.

D'autres estiment, au contraire, que cette vaccine modifiée confère au sujet une nouvelle immunité, qu'elle doit être bien et dûment considérée comme une vaccine légitime et que les statistiques la doivent, par suite, comprendre parmi les succès.

Les auteurs allemands surtout partagent cette manière de voir. En France, M. Hervieux s'est fait le défenseur de cette opinion qui compte parmi nous un certain nombre de partisans et dont j'ai eu pour ma part et à différentes reprises à vérifier la justesse. Voici les recherches que j'ai faites à ce sujet: Ayant à revacciner chaque année un grand nombre d'enfants fréquentant les écoles de la Ville de Paris, j'ai fait établir le dossier vaccinal de chacun d'eux. Dans ce dossier, sont inscrits les résultats de trois, quatre, cinq revaccinations auxquelles ces enfants sont soumis pendant leur séjour à l'école. Or, un certain nombre d'entre eux ont été revaccinés avec un résultat de vaccine modifiée. Je les ai revaccinés l'année suivante, puis deux ans et trois ans après et voici les résultats obtenus.

Ne tenons compte que des observations qui durent depuis au moins trois ans. Elles portent sur quarante-huit enfants:

Vingt-et-un d'entre eux, revaccinés une première fois avec résultat de vaccine modifiée, ont été revaccinés l'année suivante avec résultat nul;—treize ont été vaccinés les deux années suivantes avec résultat nul:—quatre ont été revaccinés les trois années suivantes avec résultat nul.

Soit trente-huit enfants chez lesquels, après une vaccine modifiée, on n'a plus obtenu aucun résultat dans des revaccinations ultérieures.

Chez les dix autres enfants, il n'en a pas été ainsi et on a obtenu un résultat, cette fois encore, par vaccine modifiée:

Quatre fois un an après la première vaccine modifiée;

Trois fois deux ans après;

Trois fois trois ans après seulement.

Jamais on n'a observé de pustule vaccinale franche, et, lorsqu'il y avait un résultat positif, c'était a nouveau, de vaccine modifiée qu'il s'agissait.

Ces données traduites en langage courant signifient que: La vaccine modifiée protège le sujet qui en est porteur, quatre-vingts fois sur cent, pendant un an.

Elle le protège pendant deux ans soixante-dix-huit fois sur cent.

Elle le protège pendant trois ans cinquante-six fois sur cent.

La progression est, on le voit, décroissante, et l'on peut dire que, comme la vaccine vraie, la vaccine modifiée protège le sujet pendant un certain temps: que l'immunité conférée par cette vaccine modifiée va en s'affaiblissant peu à peu, et qu'enfin la durée de cette immunité est certainement moindre que celle qui est conférée par la vaccine vraie.

La vaccine vraie confère une immunité qui dure environ six ou sept ans. Pour la vaccine modifiée, il semble que cette immunité puisse disparaître chez un certain nombre de sujets au bout d'un an et que vers la troisième ou la quatrième année il ne faille plus guère compter sur elle dans la moitié des cas au moins. C'est surtout après la deuxième année qu'elle decroît rapidement.

D'où cette conclusion qu'un sujet revaccine par une vaccine modifiée est protégé par elle pendant deux ans environ. Il n'est pas nécessaire d'insister sur l'importance d'une telle constatation, en temps d'épidémie par exemple.

PAUL RAIMOND

Votre femme sera heureuse.

Oui, elle le sera lorsque vous lui apporterez un beau tapis ou de la tapisserie. Le sourire de satisfaction qui illuminera son visage sera une compensation de votre sollicitude. Léopold Levy, 723, rue du Canal, donnera les explications voulues.

C. LAZARD & CO., LTD.
LES ANCIENS ET POPULAIRES
Marchands de Vêtements Confectionnés
D'ARTICLES DE TOILETTE
ET DE CHAPEAUX.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Canal et North Peters.
15 nov—Dim Mar Jeu Sam

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leur articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de toilette pour messieurs et enfants.
Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à 10 heures, et fermé le dimanche.
Coin des rues Dauphine et Bienville, à deux ilets de la rue du Canal, 2me district
nov 92—1 an—mer. jeu. dim

"Une Vente Réelle d'Incendie"
JUSQU'À PRESENT, LA GRANDE VENTE D'INCENDIE
::DE::
M. LION & CO
Coin des rues Ste-Anne et Decatur,
A CAPTIVE LA VILLE,
Commençant
VENDREDI, 14 FEVRIER 1896,
et continuant jusqu'à ce qu'il ne reste pas la valeur d'un dollar de Vêtements Brûlés ou endommagés par l'eau et la fumée.
Encore une autre
REDUCTION EXTRA,
afin de plaire à ceux qui n'ont pas encore eu l'occasion d'assister à cette
GRANDE VENTE D'INCENDIE.
Pour $75,000 de Beaux Vêtements nous restent en main et nous devons en disposer pour le compte des assurances.
5 fév—1m

CE SONT LES MEILLEURS
STEINWAY
KNABE
S HMER
MEHLIN
BEHR
FISHER
SHONINGER
PLEYEL
KROEGER
PIANOS
Et par conséquent les plus durables et les meilleurs marchés. Ne pouvant s'acquérir que de la bonne et vieille maison de
GRUNEWALD.
715 RUE DU CANAL.
24 jan—1an

L'APPARENCE D'UN PIANO
N'a rien à faire avec son timbre. Les bons ébénistes font tous les pianos avoir l'air d'être bons.
LES PIANOS
WEBER, EMERSON
-:- et HARDMAN
Sont vendus selon leur valeur. Leurs qualités de son parfait, de touche délicate et durable, leur donnent la place d'honneur dans plus de 150,000 résidences.
JUNIUS HART, 1001 rue du Canal.
1er sept—1 an—dim. mar. jeu

ment mis dans sa vie et qui y avait apporté tant de courage, tant d'audace, de confiance dans l'avenir, qui les avait transformés, lui et sa femme, au point que, depuis leur séjour à Aix, ils ne s'étaient pas querellés une fois, que, pas une fois, ils n'avaient bu une bouteille en dehors de leurs repas!

Et il joua admirablement sa comédie d'indignation, d'ahurissement jusqu'à ce que Kreuzberg eût quitté l'auberge, après avoir remis une pièce de vingt francs à Alexandre pour se faire pardonner la peur qu'il lui avait causée et aussi les soupçons qu'il s'était permis de formuler contre Cyprianno.

Mais le misérable n'était pas à cinquante mètres de l'auberge que le chanteur se mettait à danser, à sauter, à claquer des mains et à rire d'une manière inextinguible malgré les exhortations de sagesse de la signora Amalita.

Et Alexandre, aussi excité que son père, dansait autour de lui, en riant comme lui.

Et quand ils se furent un peu calmés, l'ancien ténor prit une pose tragique qui se changea peu à peu en une attitude de vieux malin.

Et, joyeusement, triomphalement, il prononça:

—Hein, mes enfants, était-ce une idée, tout de même, que de laisser la petite là-bas et de nous en venir, comme tous les ans, passer la saison à Aix-les-Bains pour détourner tous les soupçons!

Et, dans l'admiration qu'il lisait au fond des yeux de sa femme et de son fils, il puisa un tel contentement, une telle énergie que sa voix de ténor lui revint pour quelques minutes.

Et il entonna, comme jadis au théâtre du Capitole de Toulouse:

En mon bon droit, j'ai confiance encore!

II

SITUATION EMBARRASSANTE.

Une tristesse morne, lourde, incessante, régnait depuis deux mois dans toute l'étendue du domaine de Novograd, c'est-à-dire depuis que l'abominable dépêche annonçant la mort du prince était arrivée au milieu de la fête générale à laquelle serfs, domestiques, valets et majordome s'attardaient encore en l'absence des maîtres.

Plusieurs n'avaient pas voulu y croire, d'abord, et le majordome, qui seul représentait l'autorité, avait dû se fâcher et menacer quelques ivrognes du knout pour arrêter complètement la bamboche populaire et faire enlever les tables aux festins pantagruéliques et les estrades des musiciens.

Et tout n'était vraiment rentré dans l'ordre que lorsque les deux femmes anéantis par la douleur, la mère et l'épouse, avaient ramené le corps de Michel.

Depuis, tout le domaine était en deuil, et des torrents de larmes avaient été versés, et les lamentations s'étaient donné cours, au point d'étourdir les deux princesses.

La princesse douairière avait même ordonné à ses vassaux de gémir un peu moins bruyamment. Elle avait besoin du plus grand calme autour d'elle; car une irritation, mêlée de remords et que le moindre agacement augmentait, se mêlait à sa douleur.

Elle se prétendait un esprit très fort, un peu voltairien et se défendait de croire à toute superstition.

Mais elle ne parvenait plus à chasser cette idée:

—C'est moi qui ai tué mon fils, le jour où j'ai commis ce blasphème d'écrire à Marie de La Mothe-Ardent que Michel était mort.

Et, pour lutter contre son noir chagrin, entre son remords, elle travaillait avec une activité fiévreuse, visitant chaque jour une de ses fermes, et, la nuit, si elle ne pouvait dormir, vérifiant des comptes de cinq ans, de dix ans, s'abrutissant de besogne pour ne plus penser.

Et chacun, dans le domaine, savait qu'il ne fallait rien lui dire, ni lui parler de ce fils adoré, dormant pour toujours dans le petit cimetière du village. Elle semblait ne pas vouloir d'autre consolation que la vie si intense, si passionnante des choses de la terre.

Elle essayait parfois d'entraîner la princesse Gertrude, de l'intéresser à ces travaux qu'elle-même poursuivait avec quelque chose de farouche; mais la jeune veuve la quittait dès qu'elle voulait examiner quelque chose à fond.

Elle ne trouvait de consolation, elle, que dans le souvenir, la contemplation des endroits où elle était allée avec le prince, entre leur première promenade de fiancés et leur mariage.

Et, bien des fois, il lui arriva de croire que ce n'était pas vrai.

Dans l'immense forêt qui commençait près du château et où ils avaient couru, rien qu'eux d'eux, sous un dôme de neige, où ils avaient échangé leur premier baiser d'amoureux, ou près d'un étang sur lequel ils avaient patiné presque enlacés, on la vit, à diverses reprises, sourire, parler, comme si quelqu'un était à ses côtés....

Et alors, on se demandait si elle n'allait pas devenir folle.

Elle revivait son bonheur, mais pas longtemps. Car cela abouti sait inévitablement à l'horrible vision: cette voiture rapportant son mari mort, devant l'hôtel de Saint-Pétersbourg, et William Kreuzberg, blême, tremblant, soutenant le cadavre.

Elle l'avait aperçu, la première, de la fenêtre de sa chambre, d'où elle guettait avec angoisse, se demandant pourquoi, sans motif sérieux, Michel l'avait quittée ce matin-là.

Oh! qu'il était pâle et froid, ce bien-aimé en qui elle avait placé l'espoir de toute sa vie!

Et à jamais elle devait garder le souvenir du baiser qu'elle déposa sur son front glacé, du long baiser qu'elle ne voulait plus interrompre, tandis que Kreusberg expliquait "l'accident," complétant l'histoire que les témoins du prince lui avaient conseillé de raconter.

Un des amis du prince, Kouniné ou Ruspof, il ne savait plus au juste lequel, devait se battre en duel et avait chargé Michel de lui acheter des pistolets.

Et dans cette matinée, au milieu des courses que lui Kreusberg faisait avec son cousin, ils étaient entrés chez l'armurier et avaient choisi cette boîte de pistolets qui était là, sur la banquette; car on avait porté cette boîte dans la voiture tandis qu'ils en réglaient le prix.

Par quelle erreur phénoménale ces pistolets se trouvaient-ils chargés? On l'ignorait.

Toujours est-il que le prince, à un moment donné, avait voulu en examiner le mécanisme.

Et, cela coïncidant avec une petite secousse donnée à la voiture par un tournant de rue, le pistolet que tenait le prince était parti.

Frappé en pleine poitrine, il n'avait eu que le temps de prononcer le nom de sa mère et de "sa chère Gertrude", et il avait rendu le dernier soupir.

Après, Gertrude ne se souvenait plus de ce qui s'était passé à Pétersbourg; et la mise en bière, et le suprême adieu donné au mort, et la cérémonie, les impressionnantes prières du culte russe, les chants si graves des popes, et le voyage jusqu'à Novograd n'étaient plus qu'une chose confuse dans son esprit.

Ses pensées ne s'écartaient pas de ce cercle: l'aveu de l'amour de Michel, leurs fiançailles, l'éclatant bonheur de leur mariage et la catastrophe abominable, la voiture ramenant son bien-aimé mort, ballotté par les cahots de la voiture, entre les bras de Kreuzberg.

Et lorsque, le soir, elle se trouvait en d'interminables tête à-tête avec la princesse douairière, elle ne voulait pas parler d'autre chose; et si sa marraine disait:

—Mais je ne veux pas que tu te mines ainsi, à ne parler que de lui!

—Marraine, répliquait-elle, apaisée un peu par le "ressassement" de ses souvenirs, c'est mon unique consolation.

Pourtant, au bout du premier mois, la princesse Anna avait introduit, dans leurs conversations du soir, un nouvel élément qui, tout de suite, produisit une profonde et très cruelle impression sur Gertrude.

Elle lui annonça d'un seul coup que "cette misérable petite Française", dont la coquetterie et les intrigues avaient retardé son éphémère bonheur, était morte subitement à Menton, peu de temps avant le prince, et laissant une fille d'elle et de lui.

C'était uniquement pour pouvoir parler de la fille que la princesse Anna dévoilait à Gertrude ce nouveau drame.

Mais, tout d'abord, la jeune veuve sembla ne prêter aucune attention à l'existence de l'enfant.

Ce qui l'avait frappée avant tout, par-dessus tout, excitant sa colère et sa jalousie, c'est que Michel était mort.... "comme pour aller retrouver sa maîtresse...."

Et, dans une explosion de désespoir, elle s'écria, la voix grosse de sanglots:

—Sa.... sa première femme! oh! marraine, marraine! Je n'avais pas le droit de l'épouser! Dieu nous a punis! Les hommes peuvent considérer comme nulle une union qui n'a pas été régulièrement consommée, inscrite, sur des registres humains, dans les formes habituelles; mais si les deux êtres que l'amour a unis ont pris Dieu à témoin de leur engagement, ne sont-ils pas, malgré tout, engagés devant Dieu? Et voyez! Elle est partie la première; et lui, il est allé la retrouver!.... Oh! que je vais être malheureuse! Oh! marraine, je ne pensais plus à cette femme! Vous auriez dû me cacher sa mort!.... Il me semble que je ne vais plus pouvoir prier pour lui, que toujours je les verrai enlacés, me narguant, elle surtout, qui triomphe en définitive!

Et durant toute cette première soirée, Gertrude fut en proie à une telle exaltation contre Marie de La Mothe-Ardent que la princesse douairière se demandait si elle n'avait pas fait fausse route et s'il lui serait possible de parler à sa bru de Natacha.

Et cela lui était indispensable, cependant, pour ramener le calme en son âme inquiète, où le remords grandissait chaque jour, pour retrouver le repos si nécessaire aux vieillards!

Elle avait enfreint la loi de Dieu. Son fils aimait passionnément une jeune fille, belle et noble, pauvre, mais digne de lui.

Son devoir eût été de les unir, et elle n'avait songé qu'à écarter la malheureuse qui s'était fiée à la parole de Michel, à en délivrer son fils pour lui faire épouser une héritière.

Elle ne s'était laissée guider que par l'intérêt; et maintenant cette immense fortune de Gertrude qu'elle avait tant et si longtemps convoitée ne pouvait que lui échapper; car il était inadmissible que la jeune femme, presque encore une enfant, demeurât veuve.

Un seul moyen s'offrait à elle d'attacher pour jamais Gertrude à Novograd, d'avoir, pour sa vieillesse, cette compagne qu'elle considérait comme sa fille depuis une dizaine d'années, de conserver cette immense étendue de terres, dont la gestion était devenue une des plus grandes jouissances, presque indispensable à sa vie: c'était de former, entre elles deux, un lien indissoluble par l'adoption de l'enfant de Michel et de Marie.

Et cet acte, qui concilait si bien tous ses désirs et tous ses intérêts lui était commandé par sa conscience; c'était, déjà sur cette terre, le rachat du mal qu'elle avait fait à Marie.

Et puis, ce serait, par dessus tout, la joie de voir revivre Michel, de posséder la chair de sa chair.

Par quelle aberration pouvait-elle s'imaginer qu'elle ferait partager un tel sentiment à Gertrude?....

Il est vrai que l'admiration des mères n'a pas de limites et qu'elles trouvent tous les sacrifices, tous les renoncements parfaitement naturels, dès le moment que c'est leurs fils qui doivent en être l'objet.

Elle attendit, cependant quelques jours pour prononcer devant sa bru cette simple phrase:

A continuer.